



Made in Luxembourg

Le Luxembourg aura bientôt **une des populations les plus jeunes d'Europe**. C'est aussi un pays qui se démarque avec **44% d'étrangers** vivant sur son territoire. Mais faut-il encore parler de pourcentages pour tenter de comprendre ce que les nouvelles générations de Luxembourgeois ont de langues mêlées, d'épidermes colorés et de cultures chamarrées? Pourquoi ne pas oublier l'espace d'un instant ces fameux chiffres, pour écouter ce que les jeunes ont à nous dire sur les identités qui se déclinent, qui se construisent *in Luxembourg*?

Ils ont entre 15 et 38 ans, vivent au Luxembourg et ont accepté de **se pencher sur ce que signifie l'identité**, ce qu'ils ont de luxembourgeois et d'ailleurs, et sur ce que la société a de plus désespérant et de plus excitant. Voyage au cœur du Luxembourg qui se crée... Propos recueillis par Karine Bouton

Comment définis-tu ton identité?

« Honnêtement, c'est une question que je ne me suis jamais posée, une question difficile. Pour moi la nationalité est un terme très abstrait, un mot sur un papier. Ce qui est sûr, c'est que j'ai une identité territoriale. Je suis né ici, j'ai passé ma scolarité ici et forcément j'ai un sentiment d'appartenance pour le territoire luxembourgeois, je dirais même pour la grande région parce que je suis souvent en Allemagne et en France. »

G. (23 ans), né au Luxembourg de parents luxembourgeois

« Mon pays d'origine, c'est là où il y a mes racines et ça m'intéresse beaucoup. Mais j'ai vécu toute ma jeunesse ici, c'est mon pays. Au fond de moi je suis luxembourgeois. »

B. (21 ans), né au Luxembourg, d'une mère espagnole et d'un père italien

« Moi je suis portugais, environ 80% et un peu espagnol aussi. Mais moi, être portugais, j'aime pas trop. »

B. (16 ans), né au Luxembourg de parents portugais

« J'ai toute ma famille en Bosnie. Je suis 100% Bosniaque et je tiens beaucoup à ce pays. »

E. (18 ans), né en Bosnie, au Luxembourg depuis 1993

« Je travaille dans un environnement où il y a beaucoup de frontaliers et, face à mes collègues, je sens que je commence à être très revendicative de ma nationalité luxembourgeoise. C'est peut-être le seul terrain qui me le permet vraiment, parce que, en face d'un Luxembourgeois, j'aurais l'impression de ne pas être autant luxembourgeoise que lui. »

S. (32 ans), née au Rwanda, au Luxembourg depuis 1997

« Je me sens un peu tout. Je crois que nous n'avons pas seulement une identité. On a des identités multiples. Je me sens luxembourgeoise, je me sens eschoise, je me sens espagnole aussi, mais aussi catalane, de Barcelone. Ça dépend un peu des situations, des moments. »

E. (38 ans), née en Espagne, au Luxembourg depuis 1999

« Je me sens partagée entre deux cultures. Je suis née ici et j'ai très vite parlé le serbe. Je me suis toujours sentie luxembourgeoise mais j'adore aller en Serbie pour recharger mes batteries, revoir ma famille. J'ai aussi de la chance car on me dit toujours que je n'ai pas une tête de Serbe. Je peux me sentir à l'aise, parce qu'on ne me remarque pas trop. »

L. (21 ans), née au Luxembourg de parents serbes

« Je suis rwandais, je suis originaire du Rwanda, et je suis de nationalité luxembourgeoise. Citoyen luxembourgeois, je me nourris, tout de même, des valeurs de ma culture d'origine tout en respectant celle des autres concitoyens et j'ai à cœur de servir valablement le Grand-Duché: mon pays d'adoption. »

D. (35 ans), né au Rwanda, au Luxembourg depuis 1994

« Moi je dis toujours que je suis monténégrine, mais je me sens quand même intégrée au Luxembourg. J'ai aussi plein de copains luxembourgeois, parce que j'étais à l'école avec eux. »

A. (21 ans), née au Monténégro, au Luxembourg depuis 1991

« Quand je suis au Luxembourg, je ne le sens pas trop mais quand je suis à l'étranger, en Belgique par exemple, et que quelqu'un parle indirectement contre le Luxembourg, je me sens offensé. Quand je pars en vacances au Kosovo, je vois que je n'appartiens pas complètement à cette communauté et je ne suis toujours pas comme les gens d'ici. »

M. (24 ans), né au Kosovo, au Luxembourg depuis 1999

Comment vois-tu l'intégration au Luxembourg ?

« Je suis allé en 7^e au Lycée Technique du Centre et je n'ai jamais entendu parler luxembourgeois. Ensuite, je suis allé au Lycée Aline Mayrisch parce que j'avais de très bonnes notes. Mais là tout était en luxembourgeois. C'était très difficile. Je me suis débrouillé. Ensuite je suis retourné au LTC. Je remarque aujourd'hui qu'il y a des Luxembourgeois au LTC, qui n'ont peut-être pas eu d'assez bonnes notes parce que, normalement, le LTC c'est un lycée où ils ne mettent vraiment que des étrangers j'ai l'impression. »

A. (17 ans), né en Biélorussie d'une mère russe et d'un père cubain, au Luxembourg depuis 1993

« Il y a une école primaire par commune où vont tous les enfants. Ça c'est un bon exemple de la mixité sociale. Au lycée classique, il y a très peu d'étrangers alors qu'au lycée technique il y en a beaucoup. Pourtant, les deux diplômes sont tout à fait équivalents. Mais on a tendance à réorienter systématiquement les étrangers vers le lycée technique parce que, dans la conception des gens, c'est plus facile et moins bien que le lycée classique. L'approche est un peu différente. Dans le lycée technique, c'est plus pragmatique, mais ce n'est pas moins difficile. »

G. (23 ans), né au Luxembourg de parents luxembourgeois

« J'ai beaucoup travaillé et j'ai eu beaucoup de chance. J'ai réussi grâce à certaines personnes, certains professeurs, qui m'ont soutenu, encouragé et m'ont guidé sur mon parcours. Mais toute ma scolarité s'est passée en français et je n'ai jamais appris le luxembourgeois. C'est dommage car maintenant on me le demande partout. »

M. (24 ans), né au Kosovo, au Luxembourg depuis 1999

« J'ai travaillé pendant les vacances avec des femmes plus âgées qui ne savaient pas que je n'étais pas luxembourgeoise. Elles disaient : « Je trouve ça inacceptable que les étrangers viennent ici et ne parlent pas luxembourgeois. C'est la langue du pays. » C'était toujours le thème principal. Mais (il y a le grand MAIS), toutes les démarches administratives sont en français. Mes parents ont pris des cours de luxembourgeois mais tout se faisait en français et ils ne le comprenaient pas. Ils ont donc appris le français. »

A. (21 ans), née au Monténégro, au Luxembourg depuis 1991

« J'espère qu'un jour je pourrai me dire : voilà, je suis luxembourgeoise. Mais le problème c'est que ça ne dépend pas seulement de moi. Je trouve qu'une grande campagne contre le racisme serait bienvenue. J'ai l'impression que le racisme au Luxembourg est vraiment un racisme d'ignorance. Les gens vivent les uns à côté des autres et ne se connaissent pas. »

S. (32 ans), née au Rwanda, au Luxembourg depuis 1997

« Tout dépend beaucoup des parents. S'ils ont une forte nostalgie de leur pays d'origine, ils la transmettent à leurs enfants qui idéalisent le pays d'où ils viennent ou d'où viennent leurs parents. Souvent, ils n'y passent que 3 ou 4 semaines par an, ce n'est pas assez pour se rendre compte de la vie là-bas. »

M. (24 ans), né au Kosovo, au Luxembourg depuis 1999

Où vois-tu ton avenir ?

« On habite dans un pays dans lequel on se sent enfermés. Tout Luxembourg est une petite prison. On fait tous les jours la même chose. On voit tous les jours les mêmes gens. Rien ne change. Tu te réveilles le matin et tu ne peux pas dire : Ah aujourd'hui je vais faire ça ! Parce que de toute façon tu l'as fait hier. Mais, professionnellement, on a la possibilité de tout faire. On a des opportunités. Moi je suis content d'être ici. Il ne faut pas se plaindre à cause de la culture plus intéressante des autres pays. J'aimerais bien habiter en Espagne, en famille, faire la fête, c'est quelque chose de différent. Mais je suis content d'être ici. »

B. (21 ans), né au Luxembourg, d'une mère espagnole et d'un père italien

« Je deviens un peu paranoïaque ici, parce que tout le monde connaît tout le monde. Et j'ai l'impression que je vais étouffer si je continue à vivre ici. »

N. (17 ans), née au Luxembourg d'une mère née aux Philippines

« On doit apprendre la langue. On est supposé apprendre la langue et la culture luxembourgeoises pour s'intégrer le mieux possible dans le pays. »

S. (17 ans), né au Luxembourg de parents luxembourgeois

« Je crois que la langue luxembourgeoise a une place très importante dans l'intégration. Même si on dit que ce n'est pas le moyen, moi je trouve que oui. Il y a 3 langues officielles mais la langue nationale, la langue des Luxembourgeois, c'est le luxembourgeois. »

E. (38 ans), née en Espagne, au Luxembourg depuis 1999

« En fait, à la maison, on fait la même chose qu'en Mongolie, mais notre vie change avec le temps. »

U. (18 ans), née en Mongolie, au Luxembourg depuis 2002

« Moi je trouve que l'enseignement luxembourgeois n'est pas fait pour intégrer les enfants dont les parents sont d'origine étrangère. Malgré tout le travail, ils accusent toujours un retard en langue allemande. Si on ne touche pas au fond, il n'y aura pas de changement. Et je me dis qu'étant donné que les enfants sont luxembourgeois, se sentent luxembourgeois, ils ont comme ambition de pouvoir grandir ici et apporter quelque chose à ce pays. Si l'Etat ne peut pas les préparer, je pense que c'est un échec aussi pour l'Etat. »

D. (35 ans), né au Rwanda, au Luxembourg depuis 1994

Vers une école de la réussite | Jean-Jacques Weber, Université du Luxembourg

Je viens de terminer une étude sur les jeunes lusophones ou d'origine portugaise vivant au Luxembourg. Il en ressort clairement que ces jeunes ont des répertoires linguistiques très riches qui en général comprennent non seulement le portugais mais aussi le français et le luxembourgeois. Ils ne s'identifient pas uniquement à un seul pays et une seule langue; souvent ils se sentent à la fois luxembourgeois et portugais, et ils sont trilingues (luxembourgeois, portugais, français). Tous ces éléments entrent dans la construction identitaire de ces jeunes, d'où le terme d'identité "luso-bourgeoise" (identité hybride lusophone/portugaise et luxembourgeoise) que j'ai utilisé dans mon livre.

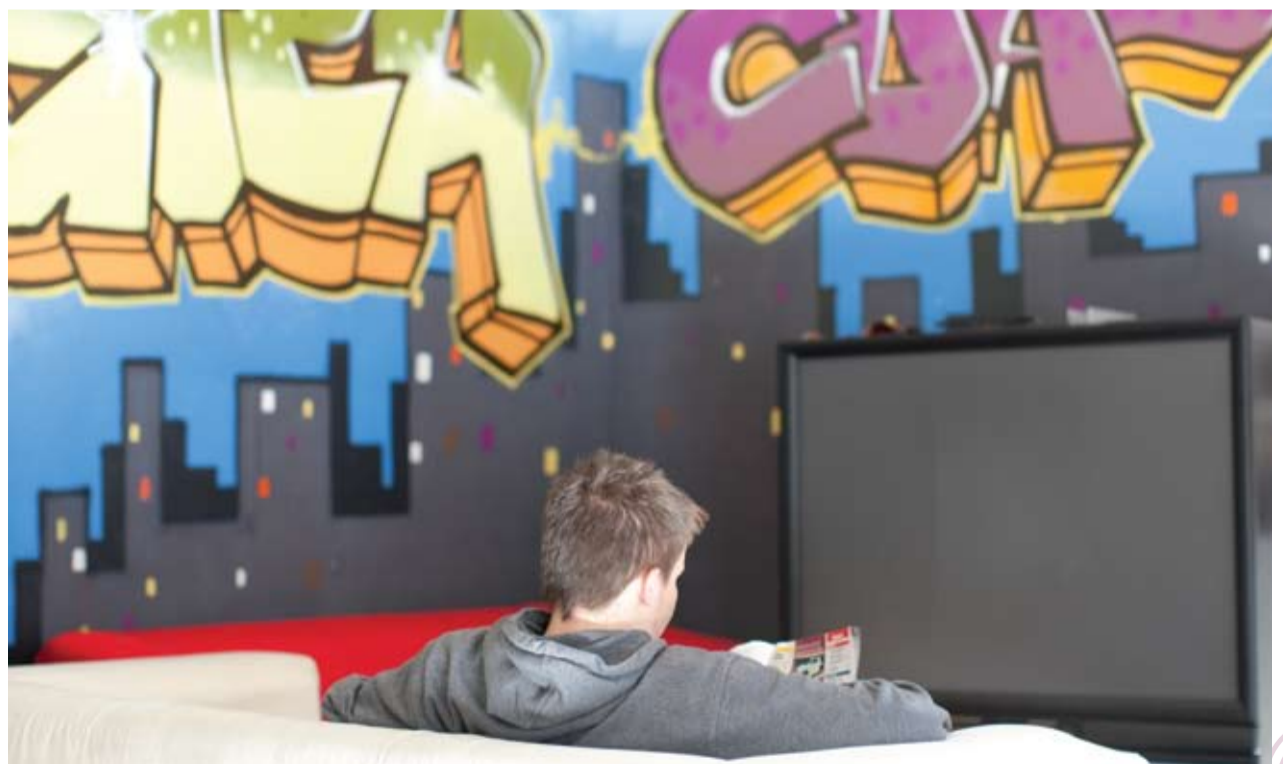
Toutefois, pour ces jeunes, l'école luxembourgeoise est souvent le lieu d'échecs répétés, l'école n'étant pas basée sur les connaissances linguistiques de tous ses élèves. Nous savons en effet que l'alphabétisation des enfants se fait idéalement dans une langue qu'ils connaissent bien ou qui est très proche des langues qu'ils utilisent à la maison. Or il est évident que les enfants lusophones et romanophones (qui utilisent des langues comme le portugais, l'italien, l'espagnol, le créole cap-verdien et/ou le français à la maison) éprouvent de grandes difficultés à apprendre à lire et écrire en allemand, comme c'est le cas dans le système scolaire luxembourgeois actuel.

Une école de la réussite pourrait offrir deux filières linguistiques au début de l'enseignement primaire: une filière francophone avec français langue d'alphabétisation et allemand langue étrangère, et une filière germanophone avec allemand langue d'alphabétisation et français langue étrangère. On me dit que cette démarche entraînerait une scission de la société luxembourgeoise en deux communautés distinctes, l'une plus

francophone et l'autre plus germanophone. Moi je réponds qu'une telle division existe déjà et que, au contraire, l'école de la réussite aiderait à la surmonter. On me dit aussi qu'il y a un risque de ghettoïsation de l'une ou de l'autre filière. Moi je réponds que les deux filières doivent et peuvent être des filières de haut niveau et qu'aucune filière ne serait limitée aux élèves dits "étrangers": au contraire, la filière francophone accueillerait des élèves romanophones et aussi des élèves luxembourgeois (p.ex., enfants de mariages mixtes, avec père ou mère francophone), alors que la filière germanophone accueillerait également des élèves luxembourgeois et autres élèves étrangers (p.ex. ceux en provenance de pays de l'Europe de l'Est).

Il suffirait au Ministère de l'Éducation Nationale de définir les compétences linguistiques – en allemand et en français – que tous les élèves, qu'ils soient dans la filière francophone ou germanophone, devraient atteindre après un certain nombre d'années. Possédant des niveaux de langues française et allemande très proches sans que l'apprentissage des autres matières et donc la réussite scolaire n'aient été pénalisés, ils pourraient ensuite, par exemple à partir de la 5^e année primaire, se retrouver tous ensemble dans les mêmes classes. Une telle école de la réussite changerait de façon positive la vie scolaire de nombreux élèves: tout le monde y gagnerait, y compris les élèves plus germanophones qui pourraient apprendre le français de façon intensive avec une méthodologie de français langue étrangère. Elle offrirait une véritable égalité des chances à tous les élèves, et préserverait en même temps la cohésion sociale et le trilinguisme de la société luxembourgeoise.

Multilingualism, Education and Change, Peter Lang Verlag, 2009



« Si on se trouve dans un autre pays, par exemple dans le sud de la France, et qu'on dit qu'on vient du Luxembourg, ils ne savent pas ce que c'est le Luxembourg. C'est pour ça, ça ne donne pas envie, on se sent... On vient d'un coin que personne ne connaît. »

K. (15 ans), né au Luxembourg d'une mère allemande et d'un père luxembourgeois

« Ici, tout le monde connaît tout le monde et ça me gêne un peu. C'est pour ça que je veux aller dans un pays plus grand. »

K. (17 ans), né au Luxembourg d'un père né en Italie

« Ça ne sert à rien que je parte en Russie ou à Cuba. La situation n'est pas comme ici. Je n'ai pas un grand avenir là-bas. Cuba, c'est pauvre. En Russie, si on n'a pas un bon travail, on vit dans la misère. »

A. (17 ans), né en Biélorussie d'une mère russe et d'un père cubain, au Luxembourg depuis 1993

« Avec les études que j'ai faites et que je vais poursuivre c'est assez facile de trouver un travail ici et, au niveau du salaire par exemple, c'est très avantageux. En Belgique, les assistants sociaux gagnent la moitié de ce qu'ils gagnent ici. Donc du point de vue professionnel je vois vraiment mon avenir ici et du point de vue familial aussi parce que ma famille habite ici. »

G. (23 ans), né au Luxembourg de parents luxembourgeois

Luxembourg, un pays multiculturel ?

« J'ai l'impression que les Luxembourgeois ont toujours vu les étrangers à côté, en raison de l'histoire. Ils ont toujours vu des frontaliers arriver mais repartir la journée finie. Les Portugais eux aussi étaient venus dans l'espoir de pouvoir repartir. J'ai l'impression que le métissage n'est pas encore dans la tradition, la culture, pas autant que dans d'autres pays. »

S. (32 ans), née au Rwanda, au Luxembourg depuis 1997

« Moi je parle 5 langues et ça c'est vraiment un point très, très positif que je n'aurais pas eu au Monténégro. Parfois je cherche un nom et ce nom me vient dans toutes les langues sauf dans la langue que je veux et, avec mes frères, je peux tout mélanger. Je commence en luxembourgeois et je continue avec le serbo-croate ou l'anglais. » [...] « Malgré tout, je crois que les Luxembourgeois ont un peu peur des étrangers. Je peux comprendre que les étrangers disent qu'ils se sentent un peu intrus ici parce que les Luxembourgeois sont quand même réservés avec les étrangers. »

A. (21 ans), née au Monténégro, au Luxembourg depuis 1991

Surviving in the Linguistic Jungle

Dr Adam Le Nevez, Sociolinguist in the LCMI Research Unit, University of Luxembourg

It's hard not to agree that we live in a linguistically diverse country. Luxembourg is officially tri-lingual but in reality it is much more than this. Sit on a bus and open your ears. You'll hear lots of different languages and you'll also hear people using these languages differently. We come from different places, we speak different languages and we have different things to say. You, me, all of us.

At school and in the newspapers different languages are clearly separated – something is either French or German, it can't be in between – if it's in between, if you made it up, then it's wrong. But inside your head these languages aren't so separate, the knowledge you have about these languages and how they work is mixed together.

Let me give you an example. You might speak Portuguese with your parents, Luxembourgish with your friends, and German and French at school or work. You might hate English classes but love listening to American hip hop. You might start a sentence in Luxembourgish and finish it in French. You might be terrible at German grammar, but great at translating for friends who don't speak Luxembourgish. You might mash up your languages accidentally or deliberately and invent an entirely new language called Lusobourghish, or Frallemmand or Deutschlish that only you and your friends can understand.

Because we all use languages differently and know different things about language, some linguists like to talk about people's 'linguistic identities' and 'language ecologies', rather than to count the number of languages spoken by a person or a society. What's important are the relationships between languages and the relationships people create with their language. It's a different way of seeing language diversity: not as a group of languages, but rather as the combined linguistic knowledge of a group of people. The focus is on the people and the ways they use languages, not on the languages themselves.

So while it is important to learn languages, speaking a language isn't just about knowing words and grammar and being correct. It's also about knowing how to use a language, how to get things done and how to make yourself heard in different languages, in different ways, at different times. It's knowing how to jump between languages, to create relationships, to make connections, to adapt and to be strategic. It's knowing how to survive in the linguistic jungle.

This might seem confusing, but here's the good news: even if you aren't good at languages, you already know how to do a lot of useful stuff. When you are listening to music, chatting on line, taking your grandmother to the shops or talking with your friends so that they will understand but your parents won't, you are analysing your linguistic environment and deciding which languages and which forms of languages are going to be the best. You do it all the time – you are making your linguistic knowledge work for you.

« J'ai des amis étrangers et c'est normal. Leur nationalité, leur origine ne font aucune différence. »

G. (17 ans), né au Luxembourg de parents luxembourgeois

Music made in Luxembourg

Cette étiquette leur colle à la peau. Elle fait parfois de l'ombre à leur musique, mais elle est aussi un symbole qu'ils servent avec talent et une énergie survoltée. Alors, comment les artistes de la scène rock perçoivent-ils leur identité luxembourgeoise ?



Miaow Miaow



Cédric du groupe indie-rock Miaow Miaow, qui prépare la sortie d'un nouvel album pour l'automne, s'est livré, en toute simplicité.



Mutiny on the Bounty

Les Mutiny on the Bounty viennent de sortir leur dernier album "Danger Mouth" sous deux labels et multiplient les tournées. Avant de s'envoler pour l'Angleterre, Sacha a pris le temps de répondre à quelques questions.

Vous êtes un groupe luxembourgeois, le revendiquez-vous ?

MM.: On habite au Luxembourg mais je ne dirais pas que nous sommes un groupe luxembourgeois. Nous sommes d'origines très différentes. D'ailleurs je préfère être un groupe qui sonne bien plutôt qu'un groupe luxembourgeois. On entend dire à l'étranger ou même au Luxembourg: "C'est pas mal pour un groupe luxembourgeois." Dans les médias, on a toujours ce statut un peu exotique, comme si c'était anormal d'être un bon groupe luxembourgeois. Je trouve qu'au Luxembourg il y a des très, très bons groupes, parfois meilleurs qu'à l'étranger.

MotB.: De temps en temps nous sommes quand même fiers d'aller dans d'autres pays comme l'Angleterre où nous faisons des tournées et où il y a beaucoup de gens qui nous posent carrément la question: "What the f... is Luxembourg?" Et tu peux répondre: "Luxembourg c'est un pays où il y a pas mal de bons groupes. Quelque chose se passe là-bas." Nous avons sorti notre CD sous deux labels et, dans tous les magazines qui parlent de nous, tu lis: "Comment un groupe comme ça peut venir du Luxembourg et être sous des labels étrangers?"

Quelle est la place de la musique au Luxembourg ?

MM.: La musique est très importante mais le statut de musicien, la reconnaissance du musicien, n'est toujours pas très grande. On prend les musiciens pour des bricoleurs, au lieu de voir des gens passionnés. On ne les prend pas au sérieux. Mais pourquoi les Luxembourgeois ne pourraient-ils pas faire de la bonne musique ou de bonnes peintures ou de bons films? Ils le peuvent. Il faut juste que les gens arrêtent de les regarder avec leurs lunettes luxembourgeoises.

MotB.: Il y a pas mal de groupes, pour un petit pays comme le Luxembourg. C'est très compact mais c'est très amical. Le gros problème c'est que l'industrie musicale est presque inexistante. Il y a des labels, mais ça reste très petit, très vague. Ça commence avec la presse qui ne s'ouvre pas tellement. Elle était encore récemment très fermée vis-à-vis de la musique et des groupes luxembourgeois, pensant que ça ne valait pas vraiment la peine d'en parler. Nous avons nettement plus de presse partout ailleurs en Europe.

Qu'est-ce que ça signifie, pour un musicien, de vivre au Luxembourg ?

MM.: Au Luxembourg, on a notre confort et les gens y sont attachés. C'est pour ça qu'il y a peu d'aventuriers ici. Mais de plus en plus de gens osent aller plus loin. Il y a de bons artistes qui essaient vraiment de se lancer, des gens qui ne vivent que pour ça. Quand tu regardes ce que nous avons à notre disposition, c'est un peu triste. Mais je n'estime pas que tout doit venir de l'Etat. On se plaignait au début, jusqu'à ce qu'on organise nous-mêmes des concerts.

MotB.: Je pense qu'il faut beaucoup de boulot. Ce n'est que si les groupes se bougent vraiment à fond qu'on les remarque, qu'ils sont soutenus. Tout le monde a une valeur dans la culture et nous représentons quelque chose. A l'extérieur on représente un pays que certains ne connaissent pas du tout, même en Allemagne, en Belgique, en France. Ils ne connaissent pas notre culture et je pense que c'est important de se battre pour la faire connaître. On a aussi beaucoup d'avantages, un niveau social assez élevé, et cela rend tout beaucoup plus difficile. L'écart entre un salaire et ce que tu peux gagner en jouant avec ton groupe et plus important qu'en Angleterre par exemple, et la plupart des gens disent "je suis désolé mais j'ai pas envie". C'est aussi une question de mentalité. Presque tous nos parents nous ont donné le message: Tu dois faire quelque chose de ta vie, ce qui veut dire être socialement à un bon niveau et sécurisé. C'est ça le grand mot: la sécurité.

Pourrais-tu envisager de vivre dans un autre pays, pour ta musique par exemple ?

MM.: Oui je me verrais bien habiter ailleurs. J'y ai déjà pensé. Mais, à cause de mes copains ou de ma famille, je suis parfois hésitant. J'habite ici depuis 29 ans... Et c'est quand même assez fou le Luxembourg. On voit tellement de gens différents. Les groupes qui viennent de l'extérieur sont toujours surpris. Tu peux partager le moment où ils sont complètement à l'ouest, ne comprennent rien du tout. Même si tu leur expliques comment ça se passe ici, ils repartent avec la vision d'un pays un peu fou.

MotB.: Moi je suis très extrême, dans la musique surtout. Donc, si c'est pour le bien de la musique, oui. Mais ce ne serait pas facile du tout, parce que tous mes potes sont ici, tous mes bons amis sont ici. Rien que pour ça et la famille bien évidemment ce serait très difficile. Mais si je savais que la musique pourrait en profiter, je n'hésiterais pas longtemps, en sachant aussi que je pourrais essayer au moins un an. Si ça marche, ça marche, sinon je reviens. Les portes sont toujours ouvertes.

L'Eldorado de la méduse

Oct. 20 mar. [20.00]
► Forum Geessekneppchen
(40, bd. Pierre Dupong)
Rés.: +352/2604 - 3211

Déc. 9 ven. [18.00] ► salle Krieps
10 sam. [18.00] ► salle Krieps
Rés.: +352/47 08 95-1 [Billetterie]
www.luxembourgticket.lu
+352/26 20 52-1 [CCRN]
Tarif 10 €; réd. 6 €



Huit lycéennes se sont emparées d'un thème dont la familiarité n'est qu'apparente, l'immigration, pour créer, après dix mois de travail et de réflexion, une pièce mordante et cadencée. Avant que leur œuvre ne soit livrée au public, nos huit auteures nous donnent un aperçu du périple qui attend les spectateurs.

Sportives, musiciennes, curieuses et passionnées, Emilie, Christine, Marie, Angélique, Céline, Alice, Joana et Eugénie se sont jetées dans l'aventure de l'écriture théâtrale accompagnées de leurs professeurs de français. Une visite au Musée de l'immigration à Paris les a lancées sur la piste de leur premier personnage. Elles ont ensuite, chacune de leur côté, potassé leur copie avant de mettre leur travail en commun et donner corps et cohérence à cet ensemble bouillonnant.

Une fois la réflexion lancée, le sujet ne les a plus quittées.

Lorsque le thème apparaissait dans les médias, « on se sentait tout de suite interpellées. On se disait : Ah nous aussi on fait quelque chose. Ce n'est pas encore assez, mais c'est déjà ça. On se sentait un peu plus engagées », ont-elles confié. Cette médiatisation, elles la jugent d'ailleurs avec beaucoup plus de recul aujourd'hui : « Les gens qui viennent en bateau, certains meurent. C'est écrit dans le journal, mais c'est écrit très petit, comme si ce n'était pas important. Et je trouve cela très, très choquant, parce que ce sont des êtres humains quand même. C'est pas un petit truc. C'est grave ! »

Les récits de voyages pour rejoindre le continent européen les ont marquées : « Nous avons lu un livre qui décrivait dans les détails comment se passent les traversées. Si elles sont malades, certaines personnes sont jetées à l'eau... On ignorait que c'était un tel calvaire. On s'en doutait, mais à ce point là... »

Aujourd'hui, elles savent et veulent faire savoir que « parfois, tout un village dépend d'une personne qui va en Europe. Parce que même si son salaire n'est pas tellement élevé pour nous, c'est beaucoup pour son village. » De leurs découvertes, de leurs interrogations sont nées des scènes chargées d'émotions. Elles y évoquent la double absence, le fait de ne pas se sentir chez soi sur son lieu de vie et d'être loin des siens. Il y a aussi cette hésitation lancinante, qui poursuit les hommes des années durant, parfois toute une vie, « l'hésitation entre rester ou repartir ». Elles nourrissent également de nouvelles attentes vis-à-vis de la société et des organes décisionnels luxembourgeois et européens dans le domaine de l'immigration : « Il faut aider certains migrants à ne plus avoir besoin de venir ici. Les aider sur place, à pouvoir être dans leur pays, heureux d'y être sans rêver de venir ici où ce n'est pas mieux. Il faut qu'ils aient une vie convenable. »

Une pièce écrite par Eugénie Anselin, Emilie Castermans, Angélique Correia, Céline Leclerc, Christine Müller, Marie Prüm, Alice Prüm et Joana Ribeiro de Sousa

Mise en scène : Charles Muller
Décors & Costumes : Jeanny Kratochwil

Avec : Nasser Gherdaoui, Myriam Gracia, Pape Macoura N'Diaye, Raoul Schlechter, Jérôme Varanfrain

Coproduction :

ASTI (Association de soutien aux travailleurs immigrés)
ASTM (Action Solidarité Tiers Monde)
Théâtre d'Esch
Lycée Aline Mayrisch
Centre Culturel de Rencontre
Abbaye de Neumünster (CCRN)

Regarde. Ma carte d'identité. Un an et demi et 2000 euros ça m'a coûté pour l'obtenir. Faut être riche pour avoir le droit d'exister ici. Faut payer pour avoir un nom. C'est comme ça. On appelle ça la solidarité... (extrait)

« Certaines choses nous ont choquées et nous espérons que ceux qui vont regarder la pièce vont être touchés aussi. »

C'est sur les planches que la partie va se jouer à partir d'octobre. Nos huit auteures passent maintenant le relais aux acteurs professionnels qui s'empareront de leurs dialogues et aux spectateurs, juges ultimes d'une oeuvre collective qui, sans aucun doute, fera encore parler d'elle.

La pièce se situe dans le cadre des anniversaires de l'ASTI et de l'ASTM, 30^e respectivement 40^e. L'idée a été accueillie avec enthousiasme par Gaston Ternès, directeur du Lycée Aline Mayrisch. Les lycéennes et leurs enseignants Betty Belais et Franck Colotte se sont retrouvés 2 fois avec Claude Frisoni, Jean Louis Schlessler et Charles Muller et les instigateurs de l'ASTM et de l'ASTI, Michèle Hemmer et Serge Kollwelter. La pièce est une coproduction du CCRN et du Théâtre d'Esch. Elle bénéficie d'une aide financière du Ministère de la Coopération et de la Fondation Anna Lindh.



Mankind On the Move

Touch migration and identity on the screen

Vernissage vendredi 9 octobre 2009 - 18h30 - Kulturfabrik/Esch/Alzette

MOM est un projet élaboré par le Centre de Documentation et d'Animations Interculturelles de l'ASTI.

Il s'agit d'une exposition interactive sur les migrations et l'identité.

Des photos d'époque ainsi que des chiffres racontent comment le Luxembourg, terre d'émigration, est devenu un pays d'accueil (1850-2009).

Dans un bus, sept écrans tactiles permettront au public de s'approprier certains thèmes autour de l'identité.

Pour en savoir plus : fabienne@cdaic.lu ou www.cdaic.lu/mom ou www.cdaic.lu/blog



Association de Soutien aux Travailleurs Immigrés
12, rue Auguste Laval - L-1922 Luxembourg
www.asti.lu

Impressum Supplément à « De gudde Grond » Projet soutenu par le Ministère de la Coopération et de l'Action Humanitaire et le Ministère de la Culture, de l'Enseignement et de la Recherche et la Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh pour le dialogue des cultures. • Editeur responsable: ASTI • Conception graphique: Guy Schuler • Imprimerie: Imprimerie Saint-Paul

Crédit photos/illustrations ► © Olivier Bouton; ASTI; Antonia Ganeto; UNHCR/A. Rodríguez